

AQVITANIA

TOME 14
1996

Revue inter-régionale d'archéologie

*Aquitaine
Limousin
Midi-Pyrénées
Poitou-Charentes*

*Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier
du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,
du Conseil Régional de Midi-Pyrénées,
du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III*

*La Civilisation urbaine
de l'Antiquité tardive
dans le Sud-Ouest de la Gaule*

Actes du III^e Colloque Aquitania
et des XV^e Journées d'Archéologie Mérovingienne

réunis par Louis Maurin et Jean-Marie Paillet

Toulouse

23-24 juin 1995

Sommaire

J.-M. PAILLER, <i>Avant-Propos</i>	7
LA VILLE	
J. GUYON, B. BOISSAVIT-CAMUS, V. SOUILHAC, <i>Le paysage urbain de l'Antiquité tardive (IVe-VIe s.) d'après les textes et l'archéologie</i>	9
J.-M. PAILLER, <i>Tolosa, urbs nobilis</i>	19
R. DE FILIPPO, <i>Toulouse : le grand bâtiment de l'Antiquité tardive, sur le site de l'ancien hôpital Larrey</i>	23
J.-C. ARRAMOND, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Toulouse, la destruction du temple du forum de Toulouse à la fin du IVe s.</i>	31
D. BARRAUD, L. MAURIN, <i>Bordeaux au Bas-Empire : de la ville païenne à la ville chrétienne (IIIe-VIe s.)</i>	35
L'ARCHITECTURE, LES MONUMENTS	
Les fortifications urbaines	
V. SOUILHAC, <i>Les fortifications urbaines en Novempopulanie</i>	55
M. J. JONES <i>et alii</i> , <i>Saint-Bertrand-de-Comminges : les fortifications urbaines</i>	65
J.-F. LE NAIL, D. SCHAAD, C. SERVELLE, <i>La cité de Tarbes et le castrum Bigorra-Saint-Lézer</i>	73
C. DIEULAFAIT, R. SABLAYROLLES, <i>Le rempart de Saint-Lizier</i>	105
G. BACCRAËRE, A. BADIE, <i>L'enceinte du Bas-Empire à Toulouse</i>	125
L'évolution monumentale	
J. CATALO, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Cahors : aux origines du quartier canonial de la cathédrale</i>	131
Eglises et nécropoles	
J.-P. CAZES, <i>L'Isle-Jourdain (Gers) : l'ensemble monumental et funéraire paléochrétien du site de la Gravette</i>	147

Q. CAZES, <i>Les nécropoles et les églises funéraires de Toulouse à la fin de l'Antiquité</i>	149
--	-----

S. BACH, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>La nécropole franque du site de la Gravette, l'Isle-Jourdain (Gers)</i>	153
--	-----

F. STUTZ, <i>Les objets mérovingiens de type septentrional</i>	157
---	-----

LE DÉCOR

D. TARDY, <i>Les transformations des ordres d'architecture : l'évolution du chapiteau composite en Aquitaine au Bas-Empire</i>	183
---	-----

C. BALMELLE, <i>Le décor en mosaïque des édifices urbains du Sud-Ouest de la Gaule dans l'Antiquité tardive</i>	193
--	-----

L.M. STIRLING, <i>Gods, heroes, and ancestors : sculptural decoration in late-antique Aquitania</i>	209
--	-----

PRODUCTIONS ET ÉCHANGES

Le verre

A. HOCHULI-GYSEL, <i>Les verreries du Sud-Ouest de la Gaule, IVe-VIe s.</i>	231
--	-----

Les productions d'amphores et de céramiques

S. SOULAS, <i>Présentation et provenance de la céramique estampée à Bordeaux</i>	237
---	-----

C. AMIEL, F. BERTHAULT, <i>Les amphores du Bas-Empire et de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la France : Apport à l'étude du commerce à grande distance pendant l'Antiquité</i>	255
--	-----

C. DIEULAFAIT <i>et alii</i> , <i>Céramiques tardives en Midi-Pyrénées</i>	265
---	-----

J. GUYON, <i>Conclusion</i>	279
--------------------------------------	-----

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS	285
---	-----

Jean-Marie Paillet

Unité Toulousaine
d'Archéologie et d'His-
toire, UMR 5608
Université de Toulouse II
Le Mirail

*Tolosa, urbs nobilis*¹

La contribution consacrée à Toulouse dans l'Antiquité tardive reflète pour une large part le travail mené dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche dont le signataire, qui s'exprime ici à ce titre, assume la responsabilité générale. Ce projet se fixe pour objectif la publication, à l'horizon 98, d'une seconde édition du *Toulouse Antique* de Michel Labrousse, paru en 1968 et depuis longtemps épuisé. La dernière Partie du volume de mise à jour portera sur l'Antiquité tardive, comme on ne disait pas encore en France en 1968. On essaiera d'y prendre en compte à la fois les nouvelles découvertes archéologiques et les manières renouvelées d'approcher historiquement ce domaine. Dans celui-ci comme dans d'autres (Protohistoire, Haut Empire, Territoire de la cité...), nous avons essayé de tenir le pari en constituant le groupe de travail le plus large possible : archéologues du SRA, de l'AFAN, archéologues locaux, archéologues et historiens du CNRS et de l'Université. Qu'il soit bien clair, et c'est la seconde précaution, symétrique de la première, qu'on ne prétend pas dans ce qui va suivre parler au nom de tous les collègues attelés à l'oeuvre collective : ce texte leur doit beaucoup, il ne leur emprunte pas tout, et plusieurs d'entre eux auront l'occasion d'apporter,

en contrepoint, des informations et des réflexions sur des points spécifiques que cette présentation aura laissés dans l'ombre, quelque peu maltraités, ou abordés de façon allusive².

Les réflexions du groupe de travail animé par J. Guyon ont conduit à reconnaître la solidité du cadre historique général et de la séquence d'événements que restituait M. Labrousse dans son chapitre sur "les temps nouveaux". La vision des choses qui s'y exprime appelle cependant une observation préliminaire et deux infléchissements. La remarque générale porte sur l'allure très "gibbonienne" du découpage de M. Labrousse (chap. XVI, "Le christianisme" ; chap. XVII, "Les Barbares") : par ces titres, l'auteur paraît discerner lui aussi et successivement, à l'échelle de Toulouse au IV^e et au Ve siècle, le "triomphe de la religion et de la barbarie". Cette distinction traditionnelle ne sera pas reprise dans la présentation très synthétique qui va suivre, mais bien sûr la rencontre des deux thèmes s'imposera parfois à nous, par exemple à travers le problème posé par l'arianisme des souverains wisigoths du Ve siècle.

1. Cf. Ausone, *Ordo urbium nobilium*.

2. Voir notamment, ci-après, les communications de J.-Ch. Arramond et J.-L. Boudart-chouk, G. Bacrabère et A. Badie, R. De Filippo.

Quant aux deux infléchissements, ils portent sur des points importants de chronologie :

1) On serait aujourd'hui tenté de mettre l'accent, beaucoup plus que sur d'évidentes ruptures, sur la *relative continuité* de l'histoire urbaine, du Haut Empire au Bas Empire et à la période wisigothique : le IV^e siècle, mais aussi le V^e, sont pour Toulouse une période d'expansion plutôt que de repli.

2) La césure qui met fin à "l'Antiquité" - terme qui reste évidemment conventionnel - doit aujourd'hui être déplacée *du Ve au VI^e siècle*, d'après les témoignages convergents de l'archéologie. Pour le dire schématiquement, elle est donc, en contexte toulousain, bien plus à attribuer aux Francs qu'aux Wisigoths.

Il a paru commode de suivre pour cette présentation, fondée essentiellement sur les nouveautés de l'archéologie à Toulouse depuis vingt-cinq ans, un plan - si l'on ose dire - topographique, de la périphérie vers le cœur de la ville, dont le hasard fait qu'il épouse à peu près les grandes lignes de l'évolution chronologique.

A l'extérieur de la ville romaine, mais à proximité immédiate, sur la terrasse de la rive gauche de la Garonne, l'*amphithéâtre de Purpan* a été agrandi vers le milieu du III^e siècle, dans des proportions considérables, puisque l'ajout d'un anneau supplémentaire de gradins de bois a porté de 7000 à 15000 places environ la capacité d'accueil de cet édifice lié d'une manière ou d'une autre au développement urbain. Il serait, bien sûr, aberrant d'en déduire que la population de la ville a doublé à cette époque. Bien des raisons d'ordre "supérieur", politique et/ou religieux, ont pu dicter cette transformation d'un édifice certainement lié au culte impérial ; quoi qu'il en soit, on imagine mal une telle extension pour une cité qui se dépeuplerait... Ici, une parenthèse : nous sommes à peu de chose près à l'époque du martyr de Saturnin, futur saint Sernin, qui prend place en 250 sur les marches de ce que les textes nomment *Capitolium*, et dont les fouilles récentes ont retrouvé le puissant podium du I^{er} siècle. Cet épisode témoigne, si l'on se place selon un point de vue païen, de la vitalité, certes agressive en la circonstance, de la religion civique traditionnelle. Et

nous savons ce que cette vitalité comportait de jeux, spectacles et éventuellement supplices à l'amphithéâtre³...

Quelques années plus tard, sans doute, est construit le long de la Garonne le rempart mis au jour et étudié à l'Institut Catholique, qui vient compléter l'enceinte "de prestige" élevée, nous le savons aujourd'hui, dès les premières décennies de notre ère, autour de la ville romaine naissante. Ainsi s'achève le *circuitus ingens* de brique dont Ausone chantait les louanges dans le panégyrique de "Toulouse, sa nourrice", rédigé à la fin du IV^e siècle. Une étude toute récente, appuyée sur des relevés architecturaux précis, prouve que le nouveau tronçon a été construit avec soin ; beaucoup moins précipitamment, en tout cas, que les sculptures funéraires de remploi trouvées en fondation ne l'avaient fait penser. Comme cela est aujourd'hui admis en maint endroit, mais à Toulouse de manière peut-être plus nette qu'ailleurs, la destruction de sépultures mises à mal et en partie remployées dans l'édification de l'enceinte tardive témoignent moins d'un raboutissement de la cité que d'un changement d'habitudes mentales, voire d'attitudes rituelles. Mais l'abondance des remplois contribue aussi à rouvrir des problèmes qu'on pensait résolus : s'il est vrai que l'essentiel, non seulement des sculptures introduites dans les fondations, mais des briques utilisées dans la construction proviennent de constructions antérieures, la chronologie dont on croyait pouvoir disposer se limiterait à un *terminus post quem*... par où nous retrouvons une question plusieurs fois abordée au cours du présent Colloque, celle de la typologie, du rôle et de la datation des remparts urbains du Sud-Ouest.

Dans le courant du Ve siècle - donc au cœur de cette époque "wisigothique" de Toulouse si difficile encore, jusqu'à une époque toute récente, à identifier matériellement avec certitude - on élève sur l'emplacement du futur hôpital Larrey un somptueux ensemble de bâtiments aujourd'hui disparus. Ces constructions prennent appui sur le rempart du Haut Empire, près de son point de jonction nord-ouest avec le cours de la Garonne. Une présentation détaillée en sera donnée ici même, avec des éléments

3. Cf. R. Lane Fox, *Païens et chrétiens. La religion et la vie religieuse dans l'Empire romain de la mort de Commode au Concile de Nicée*, tr. fr., Toulouse, 1997, p. 452-453, 456, 476 sq, 503-504, 598-601.

d'interprétation. Il convient simplement de souligner trois points :

- Les dimensions gigantesques d'un édifice dont seuls quelques éléments ont été mis au jour, son emplacement en appui sur le rempart du Ier siècle, sa situation à l'extrémité nord-ouest de la ville antique, le long de la Garonne, non loin du gué du Bazacle, paraissent bien lui conférer une nature publique et une fonction au moins en partie stratégique.

- L'architecture des parties explorées du bâtiment - vastes ailes à absides encadrant une entrée monumentale - fait penser à une partie d'un immense édifice résidentiel.

- La date imposée par les stratigraphies est le plein Ve siècle, donc celle de Toulouse capitale du royaume wisigothique.

Il serait un peu lâche ou hypocrite, à ce stade, de ne pas formuler une conclusion provisoire, en guise de prudente hypothèse : n'aurions-nous pas affaire ici à une partie du supposé "palais des rois wisigoths" ? Il faudrait dans ce cas y situer tout ou partie du cadre de la Cour de Théodoric, telle qu'elle nous est décrite dans un texte fameux de Sidoine Apollinaire.

Cette hypothèse en rouvre immédiatement une autre : celle qui ferait de la primitive église de la Daurade, laquelle s'élève non loin de là, en bordure de Garonne, non pas un sanctuaire marial, mais la chapelle palatine des rois wisigoths. Rien ne paraît s'opposer véritablement à cette suggestion : ni les données architecturales - celles-ci rapprochent le fameux décagone restitué à la Daurade des baptistères de Ravenne ou des premières rotondes mariales d'Orient -, ni le programme des mosaïques décorant le mur du choeur, qu'on a pu analyser comme conforme à l'hérésie arienne embrassée par les Wisigoths... Il est ainsi loisible d'imaginer, à la lecture du catholique Sidoine, plus tolérant ici que parfois, le souverain barbare venu de son palais tout proche et cheminant en toute simplicité vers les cérémonies de sa religion. Un faisceau d'hypothèses convergentes, même appuyé sur le pouvoir évocateur d'un texte, ne vaut certes pas preuve : du moins permet-il de construire un schéma global d'interprétation. Un schéma qu'il faudra vérifier à une double épreuve : d'une part, la reprise générale et systématique de tous les documents déjà mis au jour (rappelons qu'un fragment de la mosaïque perdue a été retrouvée voici

quelques années au Musée Calvet d'Avignon ⁴) ; d'autre part, le questionnement de toute nouvelle découverte que pourraient apporter les explorations ponctuelles de l'archéologie urbaine, entre supposé palais et hypothétique chapelle. La zone paraît en tout cas plus prometteuse, du point de vue qui nous occupe, que celle de la cathédrale Saint-Etienne, dont aucun vestige paléochrétien probant n'a encore été découvert dans un quartier proche du rempart, à l'est, où des constructions du IVe siècle, notamment de petits thermes, ont cependant pu être fouillées.

Vers la même époque où Théodoric faisait ses dévotions ariennes, ou quelques années plus tôt, un chrétien ou un groupe de chrétiens inconnus rédigeait la *Passio sancti Saturnini* : un des textes hagiographiques, de l'avis de ses derniers exégètes, les plus authentiques et les plus dépouillés. Je ne reviens pas sur la qualité des informations qu'il nous fournit sur le martyr fondateur, qualité sans doute confirmée par la récente exploration archéologique du forum de *Tolosa* et de son temple.

Non moins intéressants sont deux éléments d'ordre différent :

- C'est très probablement sous le règne d'un souverain à l'arianisme incontestable, mais discret, que l'hagiographe transmet et constitue pour l'éternité - ou pour l'histoire, comme on voudra - la mémoire de la communauté chrétienne de Toulouse : le ou les auteurs ont alors sous les yeux la "splendide basilique", *pulchra et speciosa basilica*, que vient de faire construire le grand évêque Exupère. C'est encore du plein Ve siècle qu'il faut dater l'érection d'un autre édifice religieux important : la basilique funéraire Saint-Pierre-des-Cuisines, aujourd'hui bien connue par des fouilles toutes récentes, basilique qui succède, hors les murs et tout près du bâtiment de Larrey, à une nécropole du IVe siècle. Celle-ci est à ajouter - notons-le en passant - à un ensemble de nécropoles dont la présence, sinon la date et les dimensions exactes, est aujourd'hui mieux connue : la Porterie et Saint-Sernin au nord, Saint-Sauveur/Saint-Aubin à l'est, la Porte Narbonnaise et Saint-Roch au sud.

4. Voir l'étude de M. Scelles et, ici même, la communication de C. Balmelle, qui fournit toutes les références.

- On notera que des travaux effectués à peu près simultanément, en 1969-70, dans les cryptes de Saint-Sernin et sous l'autel principal de N.-D. du Taur ont dans le premier cas confirmé la présence d'une abside paléochrétienne sous l'édifice roman, dans l'autre infirmé totalement la thèse classique de l'ensevelissement primitif du saint à l'emplacement de la future église "du Taur", - du taureau... Le recoupement des textes suggère au contraire de restituer l'oratoire de l'évêque Hilaire, au milieu du IV^e siècle, comme à peine plus qu'une simple tombe surmontée d'une croix, et située, déjà, à l'emplacement de la future basilique.

Aucun exemple, enfin, ne paraît mieux marquer le mélange de continuité et de rupture caractérisant l'évolution urbaine de Toulouse à cette époque que les découvertes permises ces dernières années par le percement du métro et du parking de la place Esquirol. Ces importants sauvetages n'ont pas seulement conduit à la mise au jour d'une partie du forum, et d'un grand temple - peut-être le Capitole (ou un temple du culte impérial ?) fatal à Saturnin... Ils ont fourni aux fouilleurs de précieux indices sur les réfections tardives d'égouts et de voirie, sur un art de bâtir toujours appuyé sur la brique - souvent en emploi, c'est une particularité très toulousaine - et sur le galet, mais disposés selon une mise en oeuvre renouvelée, par bandeaux alternés. Ils ont enfin livré une superposition d'éléments, à l'emplacement du supposé Capitole, qui suggèrent la reconstruction sur cet emplacement "dépaganisé" d'une église par le duc franc Launobode, en 575, puis (au XI^e ou au XII^e siècle ?) de l'église Saint-Pierre-Saint-Géraud, détruite au XIX^e siècle.

Je n'ai pas le loisir de conclure. Je voudrais seulement ne pas avoir été trop infidèle à deux incitations respectivement dues à Moses Finley et à Christian Goudineau. Du premier, j'ai essayé de retenir - et nous en tirons la leçon régulièrement en préparant le nouveau *Toulouse antique* - qu'étudier une ville antique n'est pas tenter de répondre, comme on s'en est trop souvent contenté, à la question rituelle : "dites tout ce que vous savez sur..."⁵ Je n'ai donc pas dit tout ce que nous croyons savoir sur *Tolosa* à l'époque tardive, j'ai notamment laissé de côté la production économique et artistique, et j'ai peut-être avancé quelques propositions dont nous ne sommes pas sûrs. Mais plutôt que de juxtaposer des données "factuelles" disparates ou d'intérêt inégal, j'ai préféré parcourir en les confrontant quelques éléments significatifs, et ouvrir quelques pistes. Quant à la perspective offerte par Goudineau, c'est celle du fameux palmarès des villes de la Gaule romaine présenté dans le volume I de *l'Histoire de la France urbaine*⁶. L'auteur y explique que ce classement un peu "cocasse", comme il dit - où Toulouse est reléguée au 16^e rang *ex aequo* - ne vaut, au mieux (ou au pire...), que pour l'année 250. Je n'ai pas repris tous les critères auxquels il recourt, mais j'ai l'impression - peut-être plus qu'une impression - que la somme des découvertes ("dites tout ce que...") aussi bien que l'importance qualitative de plusieurs des vestiges permettraient d'établir qu'entre 350 et 450, Toulouse a effectué une remarquable remontée dans le palmarès des villes de la Gaule.

5. Cf. M. Finley, *De l'histoire ancienne*, tr. fr., Paris, 1987, p. 117-124, 182.

6. *Histoire de la France Urbaine*, I, Paris, 1980, p. 387 et fig. 325.